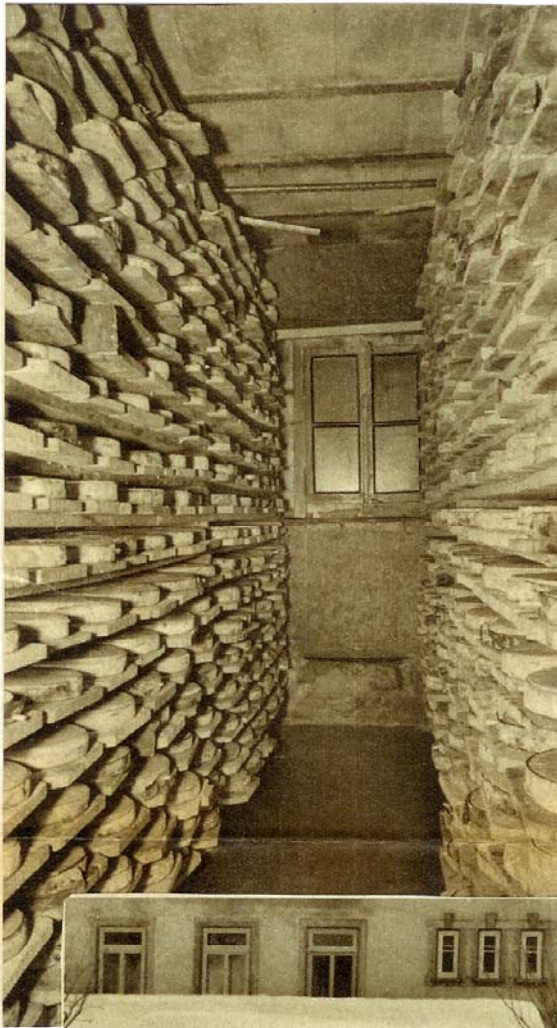


# Dans la profondeur des caves des affineurs



Une vue typique de La Vallée... les foncets qui séchent devant la cave de l'affineur

De père en fils, les affineurs de la vallée de Joux se transmettent leur secrets et leur expérience. On a vu que les premiers qui associèrent leurs noms au commerce du vacherin étaient des Golay et des Rochat. Rien d'étonnant donc à ce que les affineurs actuels soient des Rochat et des Golay.

Poursuivant notre voyage, nous sommes allés leur faire visite, par une journée hivernale où les bourrasques de neige s'étaient mises de la partie pour nous montrer la région sous un de ses aspects les plus caractéristiques. Dans cette « cramine », comme on dit là-haut, l'accueil chaleureux de nos hôtes n'en fut que plus sympathique. Qu'il faisait bon dans ces caves tièdes où les milliers de vacherins, en piles serrées, lentement mûrissaient !

Nous y avons pénétré les secrets de l'activité des affineurs, plus exactement de leur art.

En fait, l'affinage n'a, théoriquement, rien de compliqué. Sa réussite dépend avant tout de la présence de ferments particuliers dont on s'efforce de favoriser la prolifération en entretenant un climat adéquat. La base de ce climat, c'est le pays qui la donne, tant par les particularités de son air que par son altitude. Puis, la présence dans les caves de vacherins en fermentation depuis des décennies constitue également un terrain de culture tout à fait favorable.

Ces conditions expliquent déjà pourquoi l'affinage du vacherin réussit particulièrement en ces lieux. Cela explique aussi pourquoi le nombre des affineurs est peu élevé.

Il reste maintenant à suivre le travail de l'homme et les effets de la maturation.

Les caves sont profondes et maintenues à une température régulière de 15 à 18 degrés. Une très forte humidité y règne.

D'immenses rayonnages, très rapprochés les uns des autres occupent toute la place. Les vacherins sont rangés individuellement sur ceux-ci, posés sur leurs foncets de sapin rugueux, plus étroits que ceux qui ont servi à la fabrication. Ils sont tournés chaque jour, ainsi que le foncet dont la surface qui était en contact avec la pâte doit sécher pour ensuite mieux absorber l'humidité.

Dans cet extrait du dépliant publicitaire « Charles-Adrien Golay », et non Charles-Edouard comme nous avons pu l'indiquer en quelque lieu, le rôle du

foncet, sur les quatre pages du fascicule, se limite à ceci : « Les vacherins sont rangés individuellement sur ceux-ci, posés sur leurs foncets de sapin rugueux, plus étroits que ceux qui ont servi à la fabrication ».

Les photos de l'article heureusement sont plus parlantes que le texte. On découvrira donc des foncets, des fonds en terme de métier, entreposés avec les vacherins qu'ils accueillent dans les caves, sur les pendants. On les retrouve encore sur le séchoir de l'extérieur, où ils sèchent tant bien que mal alors que l'hiver se donne au maximum.

Le fond, ou le foncet, ou encore planchette à vacherin, en dépit de sa discrétion, surtout sous la plume des journalistes, est pourtant indispensable à l'affinage. Il a donc toute sa place dans la réalité du métier. Ce que l'on pourra découvrir par le texte suivant la partie iconographique.



Séchoir de l'entreprise Golay aux Charbonnières. Fin des années septante. Un employé (Gaetano Magliano sauf erreur) étend les fonds, où les retire après qu'il ait constaté qu'ils étaient bons secs et prêts pour un nouvel usage. Le soleil, nous avait dit un « sanitaire », le meilleur des désinfectants.

Il faut noter ici que l'entreprise Golay, qui fut longtemps la plus importante de toute la corporation, constitua un véritable « pôle » pour les journalistes de tous poils qui y firent presque la moitié des photos que l'on connaît du métier. Documentation aujourd'hui d'une valeur inestimable. Les autres entreprises, plus modestes, se prêtaient moins bien peut-être à recevoir tous ces plumitifs qui réapparaissaient à l'automne aussi sûrement qu'étaient parties les hirondelles quelques jours plus tôt !



Même entreprise, quelques années plus tard. Une illustration parfaite, non seulement du métier d'affineur... - les fonds sèchent au soleil – mais aussi de la rudesse du climat. Ce séchoir est encore parfaitement visible au levant de la maison Golay, ancien Café vaudois.



Retour dans le temps pour découvrir la laiterie du village des Charbonnières en 1939. On peut voir ici un séchoir intérieur. Celui-ci se trouve derrière la chaudière à l'époque encore flambant neuve, ce qui ne sera plus le cas en notre enfance où celle-ci avait déjà pris de l'âge et se présentait sous une apparence beaucoup plus vétuste.

Le séchoir intérieur permettait de sécher des fonds, et ils le faisaient aisément derrière la chaudière chaude une partie de la journée, alors que les conditions atmosphériques n'étaient pas favorables pour un séchage extérieur, avec pluie, neige, brouillard et autres petits inconvénients de l'air du temps.

Les fonds étaient lavés à un bassin qui se trouvait ici à droite du cliché. Le soussigné avait fait de ce travail ses occupations des mercredis et samedis après-midi.

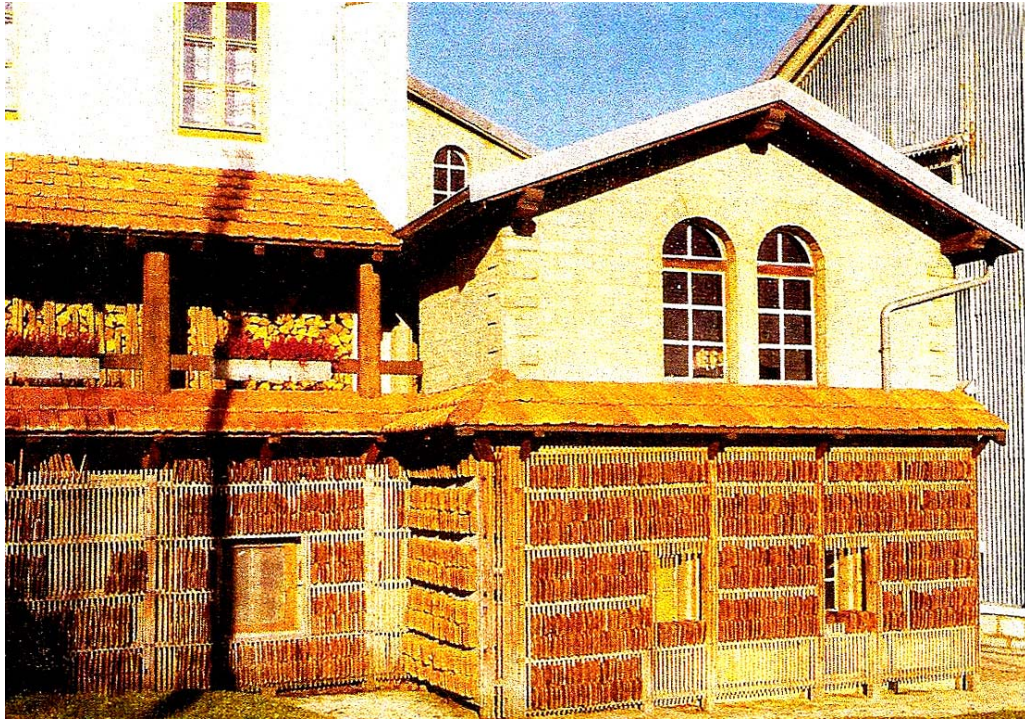
Pour laver, tu enfiles tes grandes bottes, tu revêts le grand tablier dans le bas duquel tu marches volontiers, et hardi petit, avec une bonne dose d'huile de coude et d'une brosse risette relativement dure, tu laves tes fonds tout en pensant à autre chose. A ta bonne amie peut-être, pour le cas où tu en aurais eu une, ce qui n'était pas !

Acte extrêmement répétitif mais auquel on s'habitue très bien. Ne pas oublier non plus les odeurs si particulières de ce milieu et surtout de cette opération. Il y a l'odeur des fonds sales, avec en surface les moisissures du vacherin et un peu de sa morge parfois, il y a l'odeur des fonds tout beaux propres et encore pissant l'eau du bassin. Il y a aussi l'odeur des fonds secs quand on les retire du séchoir.

Ces fonds, au final, tout un monde que ne pourra jamais évoquer que celui qui l'a connu. Et nous autres ayant presque couché avec, pourrions en discuter une journée entière sans avoir épuisé le sujet !



Entreprise Golay plus moderne que la nôtre. Les fonds sont mis à tremper dans un bassin de ciment puis ils sont passés sous une brosse mécanique. L'officiant ici est Edgar Rochat, pêcheur professionnel qui trouve à meubler une saison morte pour la pêche en travaillant chez son voisin Toti. La vétusté de l'endroit aujourd'hui naturellement ne serait plus tolérée. Mais à chaque époque ses méthodes et ses façons de faire que l'on ne doit jamais ramener au présent. Tout passe, tout lasse, et qui sait ce que nous réserve demain !



Des fonds sèchent à l'arrière de la maison de l'entreprise Gaston Rochat. Ce sympathique séchoir de même que celui de la maison Golay, existe encore aujourd'hui alors même qu'il ne sert plus depuis l'affaire listériose. Des têtes de bois cependant le cachent. Mais pas question qu'il disparaisse, précieux témoignage de la grande époque vacherin aux Charbonnières. Photo copie de copie.



Y travaillait Bernard Rochat avant l'affaire citée ci-dessus. Cette photo permettra de comprendre la simplicité du geste quand l'on « étend » (étendre des fonds). Pour les petits fonds, c'est-à-dire ceux servant pour y déposer deux petits vacherins, l'espace dans le séchoir est suffisant pour que l'on puisse en mettre deux l'un sur l'autre. Par certains froids de canard, il est préférable de mettre des gants. Tout cette mouillasse finit en effet par vous frigorifier.



Entreprise Rochat Frères aux Charbonnières. Le tonnage est important, les séchoirs extérieurs inexistant. Les fonds sont mis à sécher, soit sur la barrière de la maison, soit sur le gravier de la cour, appuyés les uns contre les autres en domino.

### **Les fonds – ou foncets pour les journalistes ! –**

Les fonds, petites planchettes de bois de 35 sur 17,5 cm environ, de 1,2 à 1,5 cm d'épais, cela pour les petits, de 35 sur 35 cm et de même épaisseur pour les grands ou les gros, servaient trois semaines en cave avec donc deux petits vacherins pour les petits, un seul, un gros, pour les grands. Après l'emboîtement, on les sortait de la cave sur un chariot et on les déchargeait dans le coin où on les lavait, pour chez nous, au bas des escaliers de la cave. On s'attelait au lavage dès que les piles étaient trop conséquentes, qu'elles finissaient par vous faire peur, tant elles avaient pris de volume. Et ça montait vite, je peux vous le dire. Tu as fait la place belle nette par un après-midi entier de lavage, le lendemain, en fin de journée, hop, c'est déjà tout plein. Crénom ! C'est un peu comme si vous deviez faire votre lessive tous les jours.

Je lavais souvent les fonds moi-même, opération qui ne me déplaisait aucunement. Les tremper d'abord dans le bassin de ciment, par grandes piles de cinquante peut-être que l'on doit coincer entre les deux bords de

manière à ce qu'elles ne remontent pas à la surface quand vous mettez l'eau, les deux robinets ouverts en grand, eau chaude et eau froide. Les tremper juste ce qu'il faut, plutôt plus que moins, que la saleté qu'ils ont en surface et les côtés, la morge, elle puisse se ramollir et s'en aller ensuite sans trop de peine.

Ensuite hardi petit, dans le temps à la brosse risette, on en a usé des dizaines, frottes que tu frottes, mon gaillard. Alors là, il t'en faut véritablement, de l'huile de coude, des burettes pleines. On lave tout ça à grande eau. Ca fait tchip, tchip, tchip. Cinq coups sur la planchette, une plongée dans l'eau, on a laissé un espace libre pour ce faire, et à nouveau cinq coups sur la même surface. Après tu la retournes et tu recommences. Et puis tes fonds, tu ne mélanges jamais les grands avec les petits quand tu laves, tu les entasses devant toi, en bout de la planche sur laquelle tu travailles, contre le mur, juste sous le robinet, pardi, ce qui t'empêchera de faire des piles trop grandes. Et quand la pile est à ta convenance, tu la prends, tu la couches sur la planche, et maintenant, en quatre fois, tu laves les bords. Que tout soit parfaitement propre, nickel, comme ils disent, les ceusses de maintenant.

Nous passâmes nous aussi à la machine à laver. Musique. C'était parfois les Rolling Stones, parfois les Beatles. Ca vous situe l'époque. La machine avait deux rouleaux en brosse à l'intérieur, du nylon qui ne s'userait pas, devrais-tu le servir cent ans. Incroyable. Et les deux rouleaux tournent naturellement dans le sens contraire, afin de happer la planche que tu présentes du côté du bassin. Une pompe prend l'eau de celui-ci qu'elle gicle sur les brosses. L'eau ensuite retourne au bassin par un écoulement approprié. C'est en circuit fermé, qu'on pourrait dire. Et ça forme un sacré bouillon de culture dans le bassin au bout d'un certain temps. Ca réensemencera les prochains vacherins, disais-je. D'ailleurs le soleil, quand on étendra les fonds mouillés pour sécher derrière la maison, il tuera toutes les bactéries. Le meilleur des désinfectants, nous avait dit un jour un spécialiste. Et ça ne coûte pas cher. Nous étions les premiers à le croire. Ce qui est nature vaut son pesant d'or. Mais si la chose jouait certes pour les bactéries les plus insignifiantes, pour les autres, par contre... On aurait l'occasion d'en reparler...

Retournons à nos fonds, car ils nous attendent. Ils sont presque devenus nos copains. Sur la surface on lit parfois les dessins curieux que font les veines du bois. Exemplaies remarquables de ces fonds que l'on



retrouve avec plaisir à chaque passage. Il y a des noeuds qui font penser à des groins de cochon. Toute une poésie en fait se lit à la surface du bois qui prendra des couleurs foncées, avec la maque du rond du vacherin dessus. Des images qui ne s'oublient pas.

Avec la machine, on peut régler grâce à une grosse vis placée dessus l'écartement mince ou large des rouleaux. En fait il m'apparaît ainsi, par le souvenir, que les gros fonds étaient tout de même plus épais que les planchettes, puisque je devais donner pour eux deux tours de plus à la vis, ce qui écartait précisément les rouleaux. Quand l'eau du bassin était trop sale, après qu'on ait lavé tous les fonds d'une série, on l'éliminait. Pour cela on retirait un tube qui faisait la hauteur du bassin, avec un bouchon dans le bas. On pouvait donc vidanger sans mettre la main dans l'eau. Et quand le bassin était vide, de bleu, si vous aviez pu voir ce qu'il avait au fond ! Répugnant pour un néophyte. Pour nous qui en avions l'habitude, rien que de l'ordinaire. Une grosse soupe brunâtre, avec des morceaux de croûte dedans, des élastiques, après que les chevillons eurent été abandonnés, des bouts de sangles, bref, une bouillasse relativement infâme qu'on éliminait en faisant couler le robinet à grande eau. Allez, mis à part les bouts de sangles et les élastiques que l'on retirait avec une ramassoire, tout ça à la station d'épuration. D'ailleurs, une nouvelle fois, ce n'était rien que des produits naturels, par les trucs chimiques qu'ils imposeraient plus tard. Du tout bon qui, dans le temps, avait servi sans aucun doute à nourrir les poissons !

Et voilà, toi, pour une nouvelle série de fonds, tu es derrière ta machine et tu laves. Tu introduis un fond par la droite, là où est le bassin, tu le bougeottes un peu entre les brosses, tu le lâches, il ressort tout seul de l'autre côté pour venir augmenter la pile de la sortie dégoulinante d'eau. Et quand celle-ci est à la bonne hauteur, tu l'empoignes, heureusement que tu as un grand tablier imperméable qui te va jusqu'aux chevilles, on voit juste dépasser le bout de tes bottes noires, tu l'empoignes donc, ta pile, et tu vas la déposer sur la tranche juste à côté, les fonds placés de cette manière pour que l'eau s'écoule, pour que tes fonds, jusqu'au moment où tu les reprendras pour aller les étendre dehors, derrière la maison, ils s'épurent, qu'ils perdent de cette eau qu'ils gardent encore en surface.

Les fonds, avant que tu ne les laves, ils ont gogé un bon quart d'heure dans le bassin. Faut ça pour ramollir la saleté qu'ils ont dessus. Si tu les laves trop vite, il te faudra plus de temps pour les laver. C'est tenace, vous savez, cette morge, surtout quand elle a eu le temps de sécher. Et quelles encatollées ils ont parfois, tes fonds, quand les vacherins, par exemple, ont fait de grandes chandelles en bas les tablars. On a tout vu. Même des vacherins dont les croûtes, le lundi matin, étaient restées collées sur le fond. On lave et on siffle. On chante, on accompagne les Beatles dans un étrange langage dont on invente les mots. On chante aussi pour être en symbiose avec le bruit de la machine et de la pompe. On est là, les trois ou quatre, ensemble et en harmonie, les Rolling Stones ou les Beatles, la pompe, la machine et toi. Plus les robinets quand ils coulent. Il y a ici cette odeur un peu tenace de fonds sale, de résidus de vacherin. Quand on met l'eau chaude, parce que le local, dans l'ensemble, et par les journées de grands froids, n'est pas d'une chaleur excessive, il y a plein de vapeur, à ne plus se voir les mains le temps où l'eau coule, au début encore bouillante puis bientôt tiède. Après faudra lui laisser le temps de reprendre de la température dans le boille à mazout du haut. On n'est pas malheureux et même que l'on est en pleine mouillasse. On sait que pendant ce temps, les autres, là-bas, dans les locaux d'emboîtement, ils préparent des expéditions. Ils ont le téléphone qui n'arrête pas de sonner. Tandis qu'ici, on est tranquille. Personne ne nous dérange. On écoute les Beatles et on pense aux bandes dessinées que l'on recevra demain par la poste. La librairie Payot, à Lausanne, ils nous connaissent !

Mais voilà, les entassements de fonds lavés sont au maximum, maintenant. Il n'y a plus de place. Et puis l'après-midi gentiment s'est tiré. Faut profiter du dernier soleil. Alors la machine, voilà, tu t'arrêtes. Et ça fait tout drôle soudain qu'il n'y ait plus son bruit de moteur. C'était assurément une compagnie, on s'en rend compte. On est désormais comme tout seul, abandonné. On va chercher la brouette. On y met des planches pour pouvoir la charger un maximum et l'on entasse. Et l'on fait quatre rangées au moins. Ca dégouline de partout. Heureusement,

l'on garde son grand tablier et ses grosses bottes noires. Le tablier, des fois, il est si grand qu'on marche sur le bas. Gaffe à ne pas t'encoubler, coco ! Et l'on charrie les fonds sur le derrière de la maison. On dit

derrière, et pourtant c'est en plein levant, là où ils sècheront le mieux. Pour les sécher, on a construit nous-même un grand séchoir. Regardez les photos. Il s'agit de listes verticales clouées sur les lambourdes horizontales. Ça fait des petits compartiments, des centaines de petits compartiments dans chacun desquels on peut placer, soit un grand fond, soit deux planchettes mises l'une sur l'autre. On empoigne une pile, sur la brouette, on la tient contre soi, et hop, de la main droite on commence à mettre en place. Il faut un certain rythme. Les fonds, tant l'on va vite en somme, ils cognent contre le mur qu'il y a derrière. Et ça fait un bruit de fonds bien caractéristique de l'automne et de l'hiver. Pour le haut, faut savoir allonger le bras. C'est un rien pénible. Alors on commence par le haut, on suit par le bas qui demande aussi une certaine souplesse, on profite pour marcher sur le bas de son tablier, et ainsi pour finir on n'a plus que le milieu qui est plus facile, le dessert, en quelque sorte. Ça y va. Ça cogne. On a vite fini la brouette. On va en chercher une seconde. Quand on met les piles sur la planche, ça cogne aussi. Le bruit des fonds, là-bas, ici, c'est un bruit que l'on n'oublie pas. On s'en souvient à perpétuité. Vous l'aurez dans l'oreille jusqu'à votre dernier jour, quand vous y pensez.

Vous vous souvenez alors du grand Pie. Quand les fonds étaient bien secs et qu'il allait les chercher, il était si content qu'ils soient bien secs, qu'il les faisait claquer les uns contre les autres. Et même, dans son euphorie, il riait. Il faisait ho ho ho, et quand il rentrait après son bain de soleil, il racontait, un sourire heureux lui fendait son visage un peu rouge de Fribourgeois, à quel point ils étaient secs, les fonds.

Quand il faisait froid, par contre il se frottait les mains en s'approchant du fourneau.

Ça c'était le grand Pie. Un employé qu'on logeait chez nous, par conséquent pratiquement de la famille. Pas un mauvais travailleur malgré son âge et son rendement médiocre. Il avait juste cette tendance un peu trop conséquente à mesurer son travail en brouettes. Il disait ainsi :

- Il me reste deux brouettes à laver.

Ou c'était deux à sortir, deux à rentrer. Il calculait tout en brouettes. C'était désormais la mesure universelle. Et là-bas, près du bassin, il était devenu, de par ses fonctions de chef laveur, le grand manitou. Ne fallait plus désormais lui prendre son eau chaude sans qu'on la lui demande

presque à genoux. C'était son eau à lui. Et des fois, quand il estimait qu'on en prenait trop, alors il la vidait toute dans le bassin. Il avait ses manies. Pas mauvais bougre, mais plein de manies. L'été, il était berger sur le Crêt à Châtron, un alpage au-dessus du village, pour le Syndicat. A l'automne il venait travailler chez nous. Il a fait ça pendant quelques années. Et puis il a arrêté. Alors on prenait les laveurs à tour de rôle dans notre personnel. A chacun son tour. Certains rechignaient, d'autres acceptaient sans problème, désormais maître d'un petit domaine de ce commerce d'affinage. Et puis ils savaient que bientôt, ceux-là, parce qu'il faisait beau, ils iraient travailler là-bas, derrière la maison, en plein soleil. Et que ce qu'il verrait, c'était tout de même mieux qu'en cave. Ils verraient les élèves sortir de l'école et passer entre les deux ruelles. Les gens qui montent ou descendent le chemin du Crêt du Puits. Un peu de la vie du village que l'on peut apercevoir d'ici. L'automne, les vaches dans les champs dont on entendait les sonnailles. Ils suivraient aussi les pas d'un gamin du haut du quartier qui s'en va livrer sur une carriole à deux roues les boîtes montées chez son commanditaire. En bas de la ruelle, de l'autre côté de la route. Chez Toti, le plus gros affineur du village, pas trop regardant quant à lui pour faire trotter les autres.

C'est évident, travailler aux fonds dehors par les jours de cramine, c'est moins marrant. On se gèle les mains, même avec des gants. Les heures sont plus longues. On se refroidit les pieds dans nos grandes bottes. On se gèle les oreilles quand la bise souffle, même pas retenue par le gros volume du collègue voisin. Simple constatation, on perd moins son temps, on se hâte plutôt d'achever pour rentrer, et avec quel bonheur, dans le chaud des caves de la maison !

Toc, toc, c'est régulier. C'est un bruit que l'on reconnaît quand l'on passe par là. Toc, toc. Et le séchoir se remplit. Et il n'y a plus une place de libre maintenant, ni au principal ni dans l'encoignure. Et s'il reste des fonds dans la brouette, ce sera pour demain. Ou alors on les mettra à l'intérieur, dans une petite pièce où l'on a un séchoir électrique, une sorte de gros foehn. On le sert surtout quand il pleut, ou qu'il neige, et que dehors, à cause de l'humidité qu'il y a, on ne peut plus rien mettre. Et les fonds, pour un nouvel usage, ils doivent être secs. Humides encore, ça ne va pas. C'est un peu comme si toi, tu enfilais une chemise encore un peu mouillée. Le bois a son importance dans la maturation des vacherins. Pas de vacherins sur du métal. Le vacherin qui ne demande

qu'un environnement naturel. Du bois pour tout. Du bois pour la sangle, pour les fonds, du bois pour les carrelets et les liteaux. Du bois encore pour les boîtes. Et finalement on met les vacherins dans des palettes qui sont en bois. Tout est en bois, sauf le fromage. Et puis encore. On a trouvé un slogan. On a dit ; « pétri de forêts et de pâturages ». Des bois qu'on a utilisés depuis que le vacherin, il existe. C'est un monde. Et il apparaît immuable. On lavera ainsi des fonds encore dans cent ans. Et dans cent ans encore, comme aujourd'hui, on les mettra à sécher au soleil, au bon soleil qu'il y a derrière la maison....

C'est tout au moins ce que l'on croyait !

Mais n'abandonnons pas encore ces fameux fonds qui furent pourtant détruits par milliers, voire par dizaines de milliers, après l'affaire 1987 où désormais, dans la plupart des cas, ils furent remplacés par des planches de plus grandes dimensions, capables en principe d'accueillir une douzaine de vacherins.

Un artiste, Michel Chaperon, ayant racheté la laiterie de Derrière-la-Côte au milieu des années septante, utilisa les fonds de l'ancien stock encore présent dans la bâtisse comme support de certaines de ses acryliques que l'on pourra encore retrouver ici ou là, dans quelque maison de notre haute combe.

Ce procédé fut repris dernièrement, et sans qu'il n'y eut connivence entre les deux artistes, par Claude-André Depallens, dont les ateliers sont situés, l'un à Nyon, et l'autre aux Charbonnières, route de Mouthe no 21.

Claude-André Depallens avait en effet lui aussi retrouvé des stocks de vieux fonds dans la maison des Charbonnières où il réside en location. Avec l'accord du propriétaire il put disposer de ces précieuses pièces anciennes qu'il servit pour un nouveau genre de peinture, utilisant à son gré la veine du bois d'une part, les ronds de salpêtre déposés par des affinages répétés à la surface des foncecs d'autre part.

Cette activité si particulière nous retint et nous permit de réaliser une brochure commune, « La nouvelle vie des planchettes à vacherin ». De celle-ci nous extrayons le texte suivant :

*Claude-André Depallens est un artiste passionné par l'inédit, avide de vous proposer des trucs jamais courus par personne ou demeurant du domaine du confidentiel, comme des peintures changeant de couleur selon l'angle duquel vous les regardez, des toiles phosphorescentes aptes à vous surprendre une nuit alors que vous vous êtes rendu chez lui et que vous n'avez pas su trouver l'interrupteur !*

*Sa dernière trouvaille, et probablement l'une des meilleures, des œuvres peintes sur fond à vacherin. Etonnamment l'artiste croyait ici avoir introduit une nouvelle façon de faire, tandis qu'il n'était que le continuateur d'une*

*technique mise au point il y a quelque trente ans par un autre artiste, aujourd'hui décédé, Michel Chaperon, en son temps citoyen de Derrière-la-Côte où il avait eu l'originalité de racheter l'ancienne laiterie et ses annexes afin de la transformer en habitation et en atelier. Mais tout cela date un peu, tandis que Claude-André Depallens nous propose des œuvres toutes chaudes encore et dont certaines, par reproduction, seront à découvrir plus bas<sup>1</sup>.*

*Il est incontestable que ces productions font partie de l'histoire, et qu'elles témoignent d'un beau respect pour ces vieux affineurs des Charbonnières ayant œuvré leur vie durant à affiner des vacherins et à les vendre, métier pas facile s'il en est, demandant une volonté et une ténacité exemplaires. Un hommage qui n'est donc pas de trop, et même s'il arrive un peu tard, puisque cette profession d'affineur est en voie d'extinction dans ce village ayant pourtant, selon toutes les apparences, vu naître le vacherin sur sol suisse.*

*Heureux Claude-André Depallens trouvant son bonheur dans des découvertes tous azimuts sur lesquelles il se jette avec une énergie surprenante. Point aussi non résoluble à propos de cet artiste original, comment peut-on vivre et travailler, professionnellement il s'entend, et trouver encore le temps de produire autant ? C'est là un mystère insondable. A moins qu'il ne faille admettre que pour CAD, les journées ne sont pas pareilles aux nôtres, c'est-à-dire que pour lui elles auraient au moins 36 heures, tandis que pour nous, elles restent faites de vingt-quatre heures, et pas une de plus !*

*Il faut le voir pour le croire. Une idée est à peine formée, l'œuvre est déjà accomplie, et celle-ci suivie de quantité d'autres créations, le tout produit à un rythme effrayant. Ainsi les planchettes peintes, c'était un projet, et voici maintenant 60 foncets prêts pour une future exposition, ou simplement pour être mis à disposition des amateurs de décorations originales.*

*Cette production impressionnante est par ailleurs signalée dans un texte de cet artiste qui précise qu'après 28 ans de peinture et de créations diverses, il peut se targuer de vous proposer sa 1700<sup>e</sup> création ! Si vous faites le compte, cela en fait 60 par année, soit plus d'une par semaine. Il faut vouloir ne plus dormir pour accoucher d'un tel monument, c'est-à-dire d'une production si conséquente qu'elle défie presque l'imagination.*

*Claude-André Depallens a aussi ceci de particulier qu'il crée en deux endroits différents, au bord du Léman et à la Vallée. Il saute d'un coin à l'autre, très certainement animé d'une même affection pour l'une ou l'autre de ces deux régions pourtant très dissemblables.*

*Aux Charbonnières il tient atelier dans l'ancienne douane dite le Poste, à la route de Mouthe, disons à la mode d'autrefois dans le Haut du Village, au no 21. Il ne fait aucun doute que si vous le visitez, vous trouverez une œuvre en gestation sur sa table de travail, avec une technique peut-être nouvelle. L'artiste saura vous l'expliquer. Mais attention, sa passion quand il vous la conte fait*

---

<sup>1</sup> Notons que l'artiste Pierre Cotting a aussi peint sur planchettes à vacherin.

*monter le compteur, et à un point tel que bientôt il aura peine à vous exposer ses innombrables souhaits d'ordre artistique. Oui, l'homme a tellement de choses à dire, tellement de projets qui n'attendent que l'heure bénie d'être mis en route, et tous nouveaux et plus exaltants les uns que les autres, qu'il ne sait plus trop par quel bout prendre son discours afin de vous amener à la compréhension la plus parfaite de son programme.*

*Des idées, ainsi, il en a à revendre. Il ne sait même plus où les mettre. De telle manière qu'à lui il lui faudrait, on le suppose, deux ou trois vies d'homme mises bout à bout, celle-ci ne pouvant en aucun cas lui suffire, pour accomplir cette grande œuvre à laquelle il rêve depuis bientôt trois décennies.*

*L'artiste pourtant, derrière une apparence de bonheur sans restriction, révèle des zones d'ombres. Et celles-ci, non, il ne cache aucun acte répréhensible quelconque, sont l'épreuve du feu qu'il a du subir par deux fois, et à très peu de distance l'un de l'autre. Redoutable destruction de peintures qui lui avaient coûté tant de peine, et tellement de temps. Il en souffre encore. Il en souffrira toujours. Mais en même temps il sait que de tout mal peut sortir un bien. Et c'est ainsi qu'après une période de doute, il a repris sa palette pour se donner plus encore à une peinture dont le propre est de ne pas rester figée, mais d'évoluer sans cesse. Il le sait trop bien, que des artistes se sont cassés les dents de toujours faire la même chose, n'innovant jamais en rien et qui pour finir s'étaient dégoûté de leur propre peinture ne leur apportant désormais plus aucune satisfaction. Mais pour lui, sa devise ici serait peut-être de toujours se surprendre soi-même, pas de problèmes. Ainsi s'il peint aujourd'hui des fonds à vacherin, demain il retournera à ses fenêtres anciennes dont les six carreaux de verre sont remplacés par des panneaux peints ou bien il reprendra sa série des Chalottet, alpage qui semble l'avoir inspiré plus que d'autres. On est si bien, là-haut, près des nuages...*

*Voilà Claude-André Depallens brièvement esquissé en ce qui concerne son côté artiste, et qu'il faut fréquenter pour comprendre qu'en plus de sa passion, il a le cœur sur la main et que surtout il sait écouter l'autre, et qu'il a compris que l'on ne peut vivre bien que dans le partage, d'une œuvre, d'une amitié ou de projets similaires. Il connaît aussi ce miracle d'avoir une épouse admirable, artiste elle-même, sachant le comprendre et le seconder quand il le faut.*

*Ceci dit nous sommes heureux de produire cette brochure comprenant nos textes et les siens, ces deux proses mêlées pour offrir aux lecteurs désireux de lire cette modeste publication, quelques pages vraiment originales et témoignant surtout d'une époque qui ne reviendra plus et qu'il était temps de fixer pour la postérité.*

*Notre collection « Economies laitière et alpestre » accueille donc aujourd'hui un titre pas si incongru qu'il pourrait paraître.*

*Bonne lecture, et bonnes découvertes dans la production de cet artiste d'ici et d'ailleurs qui se fera à coup sûr un plaisir de vous ouvrir l'une ou l'autre de ses deux galeries.*

*Les Charbonnières, en janvier 2008 :*



La planchette qui sert à réaliser la couverture.





Anciennement les planchettes, parce qu'elles pouvaient à la rigueur se prêter, étaient souvent marquées au fer rouge. Qui était donc ce J.A.D. ? Une collection de planchette ne serait pas ridicule.